

publiés en 1893 dans un journal français des Etats-Unis.

Ce rôle consiste à rassembler les ouvriers, leur donner des conférences où on leur montre non pas uniquement et toujours leurs droits, mais avant tout et surtout, leurs devoirs. De semblables conférences sont données aux patrons, qui doivent voir dans l'ouvrier, non pas une machine valant tant, quant à la production, mais un être semblable à eux, patrons, ayant une âme comme eux, créé comme eux à l'image du Dieu trois fois saint.

L'Encyclique *De la Condition des Ouvriers*, du 15 mai 1891, doit être une des bases et le sujet le plus constant de ces conférences : et, ainsi que le disait le regretté cardinal Merillod, quand le clergé aura décidément compris son grand rôle dans la société actuelle, la terrible question sociale sera bien près d'être résolue.

Que l'on ne s' imagine pas que le cardinal, si aimé, si écouté des grands pontifes Pie IX et Léon XIII, ait hésité : je n'en veux pour preuve que ces paroles du célèbre prince de l'Eglise, paroles que je copie textuellement :

Le mal étant général, le remède semble devoir être général. Le Saint-Père, dans ses admirables encycliques, a souvent indiqué les œuvres à faire pour améliorer la situation, mais il est trop peu compris, en tous cas trop peu suivi. Les quelques œuvres qui ont surgi sont partout aux mains d'un petit groupe d'hommes qui s'épuisent en efforts, négligeant même parfois à cet effet leurs devoirs de famille, pendant que les curés, auxquels l'Eglise défend d'avoir une famille, pour qu'ils puissent se dévouer à toutes les familles, LES REGARDENT FAIRE. Néanmoins, l'heureuse initiative du mouvement qui se desine, par suite de ces œuvres, est bien faite pour faire espérer que la réforme serait universellement reçue si, par l'action de tous, elle se généralisait.

L'Eglise, étant assistée du Saint-Esprit, dominera certainement la crise actuelle, mais il serait regrettable que la nouvelle réforme se fit encore sur des ruines.

Nous avons souligné ce qui est souligné.

Qu'on ne nous dise pas non plus que l'éminent cardinal ne disait cela que pour l'Europe : il parle du monde entier, et, un peu plus bas, il dit avoir "parcouru l'Europe, visité l'Asie, partie de l'Afrique, les deux Amériques et l'Océanie, interrogeant partout dans une vaste enquête toutes catégories de personnes."

Donc, disons au patron comme à l'ouvrier quels sont leurs devoirs réciproques, nous appuyant pour cela sur les enseignements de l'Eglise : ces enseignements sont si purs, si beaux, si empreints du véritable amour du pauvre, de l'ouvrier, que nos chers frères séparés nous écouteront—parce qu'ils reconnaîtront que ce sont leurs droits les plus sacrés que nous défendons quand nous montrons à chacun ses devoirs.

J. J. Picard

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

(Voir gravure)

LE GRAND TÉLESCOPE DE L'EXPOSITION DE 1900

De tout temps, les hommes ont cherché à pénétrer les mystères de cet insondable firmament où roulent ces millions d'étoiles, dont la splendeur annonce la gloire de Dieu.

De nos jours, où la science a fait éclore tant de merveilles de toute sorte, l'astronomie n'est pas restée en arrière, et, dans tous les pays civilisés, de gigantesques télescopes se sont élevés vers le ciel étoilé pour lui arracher ses secrets.

Parmi ces lunettes monstres, il y en a dont la longueur atteint soixante-cinq pieds et dont le poids arrive à dix-sept tonnes.

Il appartenait à la prochaine Exposition Universelle de Paris, d'offrir à la science un instrument laissant bien loin de lui tout ce qui a été fait jusqu'ici en ce

genre. Nous voulons parler du grand télescope De-loncle, maintenant en construction.

Le télescope de 1900 aura plus de 4 pieds de diamètre, 196 de long, et pèsera plus de 44,000 livres. Il était d'abord question de placer ce gigantesque instrument dans une coupole de 209 pieds de diamètre, mais, comme une telle construction eût demandé des fondations d'une solidité exceptionnelle, et que la manœuvre de ce tube colossal l'eût exposé, ainsi que les vitres qu'il contient, à de fâcheuses déformations, on a résolu d'en changer la disposition.

Le grand télescope se composera d'un grand miroir, représenté par la fig. 2. Ce miroir aura 6½ pieds de diamètre et 10½ pouces d'épaisseur. Son poids atteindra 7,920 livres. Il sera fixé à un cercle métallique pesant 6,800 et sera tenu en équilibre par un système de leviers et de contrepoids. C'est lui qui reflétant les astres sur lesquels on le dirigera, en transmettra l'image à un gigantesque télescope de 196 pieds de long, représenté sur les fig. 1 et 3.

Ce télescope reposera sur 7 piliers, et, après avoir parcouru un long couloir, projettera sur un immense écran de 70 pieds de diamètre, l'image fidèle des astres que les spectateurs pourront contempler à leur aise. (fig. 1). La figure 4 représente l'oculaire du télescope, c'est-à-dire l'ouverture par laquelle sortiront les rayons lumineux projetant sur l'écran la figure des astres observés.

Le montant en fonte qui supporte le miroir, aura 34 pieds de haut, et pèsera 33,000 livres. Un mouvement d'horlogerie ne pesant que 220 livres, suffira cependant pour imprimer au grand miroir un mouvement tel que, tant que l'astre qu'il reflétera sera au-dessus de l'horizon, le miroir le suivra doucement dans sa marche : on pourra ainsi observer d'une façon constante et même photographier les images rendues par le grand télescope, sans déranger de place en aucune façon ce merveilleux instrument, qui sera le chef-d'œuvre d'optique et de mécanique du dix-neuvième siècle.

On aura une idée du coût et de la difficulté d'une pareille entreprise, quand on saura que la vitre à lentille du grand miroir vaut à elle seule \$15,000 ! et demande pour être fabriquée 18 mois de travail avec les plus habiles ouvriers et les machines les plus perfectionnées.

Les journaux, toujours en quête de nouvelles à sensation, ont prétendu qu'avec ce télescope on pourrait voir la lune comme si on en était à 3 pieds de distance seulement.

Ceci s'appelle tout simplement une niaiserie : en ayant la lune à 3 pieds de soi, on n'en verrait pas plus l'ensemble qu'un homme ne voit celui de la terre sur laquelle il marche.

Le grand télescope de M. De-loncle rapprochera la lune à environ cent milles, ce qui est déjà merveilleux, puisqu'elle est située à 90,000 lieues de nous ! Ce rapprochement sera suffisant pour distinguer parfaitement les paysages lunaires, et les photographier. En supposant qu'il y eût sur la surface de notre satellite de vastes forêts comme celles de l'Amérique du Nord, d'immenses prairies comme celles du Nord-Ouest canadien, ou de grandes villes comme Londres ou Paris, le télescope de l'Exposition serait assez puissant pour en reproduire l'image sur son colossal écran.

Que verront donc les gens du vingtième siècle ?

P. Cronnier

L'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

Le sourire est plus intelligent parce qu'il vient de l'esprit ; le rire plus sympathique parce qu'il vient du cœur.

Le ridicule est la seule chose que craignent encore ceux qui ne craignent plus rien, et qui n'ont plus ni pudeur, ni remords.

SOUVENIRS ET REGRETS

A. M. J.-A.-Raoul T... E. E. M.

Nous étions au début de l'hiver.

Mes feuilles un peu frileuses, sentant déjà sur elles la poudre des premiers frimas et les froides caresses de la bise de décembre, cherchaient ailleurs que dans la solitude, un abri à la fois discret et gazouilleur. En effet, que restait-il ici pour elles, dans ces forêts désertes ?—Y avait-il, au moins, quelques vestiges de l'été : un oiseau ?... une fleur ?... Et cependant, il existait là-bas—oh ! bien loin ! un tout coquet jardin de fée, où les papillons ne meurent point et où tout s'endort, vers le soir, dans une symphonie suave de lilas et de roses.

J'y étais installée depuis quelques instants, captivée par l'hospitalité libérale et affectueuse que l'on y prodiguait, et j'avais accepté de passer un soir au milieu de ces parfums et de ces mille douces choses, quitte à les regretter le lendemain.

Aussi, j'étais ivre au milieu de cette poésie ; cette atmosphère exerçait sur moi une influence de rêve que je suivais avec un infatigable abandon.—Même, dans ma naïveté pourtant incrédule, j'avais ajouté foi aux promesses d'un bouvreuil, croyant qu'il reviendrait souvent distraire mes longs moments d'ennui, en me rappelant au charme d'une heure trop rapidement envolée.

Oh ! mais ces charmeurs ! ils ne se fixent jamais ! A peine ont-ils chanté pour nous qu'ils redemandent d'autres conquêtes, fiers, cependant, de nous voir prises au piège de leur galanterie, comme moi, aux épines d'un églantier, auxquelles il m'a fallu, pour m'en revenir, disputer un débris de mon cœur... Car "quelque chose de nous, plus et mieux qu'un souvenir, reste dans les lieux où nous avons fait une douce halte : "heureux sommes-nous encore, malgré notre indépendance, de pouvoir y laisser un peu de ce que nous avons de permanent dans l'âme...

Mais vous, insatiable bouvreuil, qu'avez-vous donc laissé à l'espace pour que vous lui soyez privilégié ? Vos notes originales, les tendres mélodies de votre voix toujours vive, parfois sérieuse ?—Et quelques plumes détachées de votre aile qu'une brise insouciant à dispersées çà et là, à votre gré, sans m'en céder aucune...

Puis, à quelques temps de là, sur la branche voisine alors que vous ricaniez, n'est-ce pas ? et que je gardais encore en moi comme un désir de ne pas laisser fuir l'illusion de vos aimables mensonges, auxquels on ne croit plus, je me glissai dans un recoin où vibrerait, avec la fin du jour, l'épopée de la veille, indifférente à toute chanson qui n'était point vôtre, n'écoulant bien que ce que vous ne chantiez déjà plus... Aussi, par indiscrétion, je voulus épier vos loisirs, et dans la mousse ombreuse où je me tenais cachée, je vous vis attiser avec plaisir les cendres de votre passé, comptant un à un les pétales bruns et blonds qui venaient de les effleurer joyeusement : marguerite, pâquerette, bluet pâle, lierre des bois... A ce point de votre énumération, je jure que je fermai l'oreille et que je ne compris rien de ce qui passa sur mon nom, tant je craignais de me soumettre sitôt aux lois inéluctables d'un oubli, imposé de votre part...

Que vous êtes oublieux !

Semblable à l'eau qui remue, vous ne gardez en vous aucun pli !—Peut-être dans votre vie d'oiseau, êtes-vous habitué de considérer les fleurs comme très éphémères ; et par vos pensées, devenues, par là même fugitives à notre égard, ne pouvez-vous plus maintenant vous faire aux capricieuses exigences de vos trop exubérantes fidélités !...

Si c'est là de la logique, parmi vous, je ne puis pas vous le pardonner, car, jusqu'aujourd'hui, j'avais toujours ignoré que dans un souvenir, tout bienveillant et sympathique qu'il est, il pouvait, souvent à notre insu, se mêler un regret.

Lierre des Bois